

ALMANACH DES DAMES

QUEBEC

1807

Souie Plamondon, femme remarquable de

Québec à cette époque, est l'auteur de cet
almanach, dédié à M^{lle} R. A. — Rosebe Amiel —
qui fut plus tard son épouse.

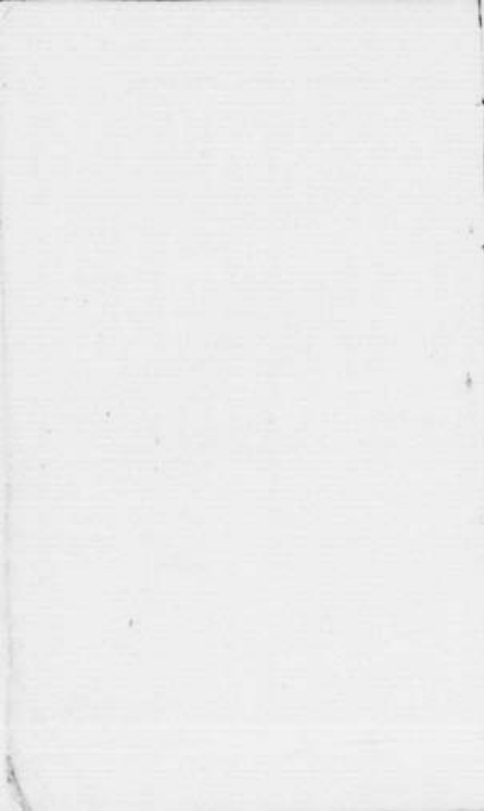


A Mademoiselle R—. A—.

MADemoiselle,

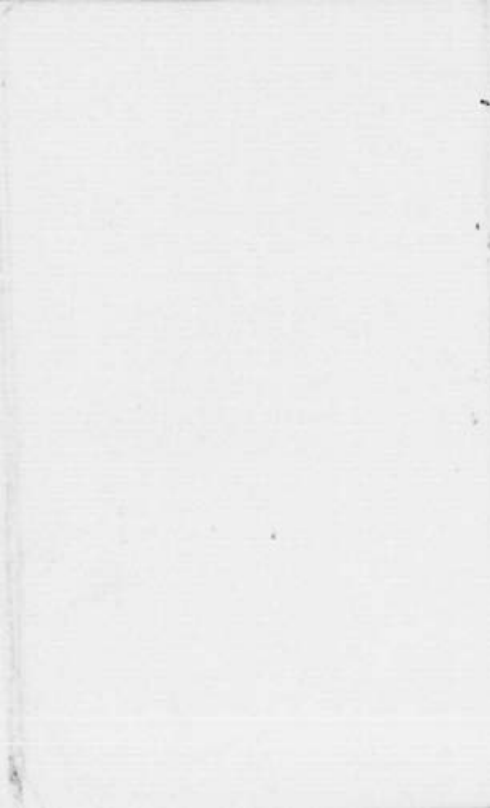
*Travailler pour les Dames et vous dé-
dicter l'ouvrage est, pour moi, trouver dans
le travail même le plaisir et la récompen-
se. Permettez moi donc de vous l'offrir,
comme l'hommage de la tendresse et de la
sincérité à la beauté et à la modestie, à
l'esprit et aux graces. Si ce recueil peut
vous plaire et vous amuser quelquefois, je
ne serai que trop récompensé des soins que
j'y aurai donnés.*

98619



AVERTISSEMENT.

CE Recueil commencé trop tard pour être aussi intéressant et aussi considérable que l'aurait désiré l'Editeur; pourra le devenir davantage, s'il peut plaire et amuser. Comme il se propose d'offrir, tous les ans, aux Dames un semblable ouvrage, il se flatte que les personnes qui aiment à faire des vers, voudront bien l'enrichir de leurs productions.—Elles lui feront remises en les adressant à *Mr. Young, Relieur à Québec.*



Annuaire pour l'Année 1807.

SAISONS.

Le Printems	21 Mars, à 7h. 57m. Mtr
L'Eté,	22 Juin à 5h. 44m. Mat.
L'Automne	23 Sept. à 7h. 33m. Sr.
L'Hyver,	22 Déc. à 10h. 24m. Mt.

FETES MOBILES.

Septuagésime,	25 Janvier.
Les Cendres,	11 Février.
Pâques	29 Mars.
Rogations,	4, 5, 6 Mai.
Ascension,	7 Mai.
Pentecôte,	17 Mai.
Trinité,	24 Mai.
Fête-Dieu,	28 Mai,
Avent,	29 Novembre.

ECLIPSES.

Il y aura une Éclipse de Lune visible à Québec le 15 Novembre, le commencement sera à 2h. 44m. du matin, le milieu à 3h. 45m. et la fin à 4h. 46m. Sa plus grande phase sera de 3 doigts 13 minutes dans la partie Sud du disque de la Lune.

JANVIER. Le Soleil entre au ♉ le 20 à
4^h 51m. Soir.

1	I	CIRCONCISION,	
2	V	St. Etienne,	
3	S	St. Jean.	
4	D	Vac. St. Innocens,	
5	L	Vigile, Epiphanie.	
6	M	EPIPHANIE, St.	
7	M		N. P. Caroline
8	J		[1796.
9	V		
10	S		
11	D	1. après l'Epiphanie,	
12	L		
13	M	St Epiphanie,	
14	M	Hilaire,	
15	J	Paul Hermite,	
16	V	Marcel,	
17	S	Antoine.	
18	D	2. NOM de JESUS,	N. de la Reine
19	L	Camut,	
20	M	Fabien, &c.	
21	M	Agnès,	Louis 16 guil-
22	J	Vincent, &c.	[lotine 1793
23	V	Raimond,	
24	S	Thimoté,	
25	D	Septu. Ann. Con. Ev.	
26	L	Policarpe,	
27	M	Jean Chrysostome,	N. Duc de Sus-
28	M	Chaire S. Pre. à Rome	[sex, 1773
29	J	François de Sales,	
30	V	Martine,	
31	S	Pierre Nolafque,	

FEVRIER. Le Soleil entre au ♋ le 19 à
7h. 38m. Matin.

1	D	Sexagésime, Sol. Pur.	
2	L	Purification.	
3	M	Conv. St. Paul,	
4	M	André Corin,	
5	J	Agathe,	
6	V	Ignace,	
7	S	Romualde,	
8	D	Quinquagésime,	
9	L	Jean de Matha,	
10	M	Scholastique,	
11	M	Les Cenates,	
12	J		
13	V		
14	S		St. Valentin.
15	D	1. du Carême.	
16	L		
17	M		
18	M	$\frac{4}{4}$ Temps.	
19	J		
20	V	$\frac{4}{4}$ Temps.	
21	S	$\frac{4}{2}$ Temps.	
22	D	2. Sol Mathias	
23	L	Chair St. Pierre à An.	
24	M	Mathias.	N. du Duc de Cambridge '74
25	M		
26	J		
27	V		
28	S		R. A. n. 1788

MARS. Le Soleil entre au ♀ le 21 à 7^h
57^m. Matin.

1	D	3.
2	L	
3	M	
4	M	Casimire.
5	J	
6	V	
7	S	Thomas d'Aquin.
8	D	4.
9	L	Françoise.
10	M	10 Martyrs.
11	M	Jean de Dieu.
12	J	Grégoire.
13	V	
14	S	
15	D	De la Passion Sol Jo.
16	L	
17	M	Patrice.
18	M	
19	J	Joseph.
20	V	N. D de Pitié.
21	S	Benoit.
22	D	Rameaux.
23	L	
24	M	
25	M	
26	J	Jeudi Saint.
27	V	Vendredi Saint.
28	S	Samedi Saint.
29	D	P A Q U E S. 67.
30	L	
31	M	

Pie 7 élu Pa-
pe, 1800.

AVRIL. Le Soleil entre au ♈ le 20 à 8h,
36m. Soir.

1	M	
2	J	
3	V	
4	S	
5	D	QUASIMODO.
6	L	ANNONCIATION.
7	M	François de Paul.
8	M	Isidore.
9	J	Vincent Ferrer.
10	V	
11	S	Léon.
12	D	2.
13	L	Herménégilde.
14	M	Thibuce, &c.
15	M	
16	J	
17	V	Anicet.
18	S	De la Ste. Vierge.
19	D	3. Ste. Famille.
20	L	
21	M	Anselme.
22	M	Sotere, &c.
23	J	George.
24	V	
25	S	Marc. <i>Precession.</i>
26	D	4.
27	L	Clet, et Marcellin.
28	M	Vital.
29	M	Pierre Martir.
30	J	Cather. de Sienne.

N. Pse. Marie.
[1776.]

MAI. Le Soleil entre aux II le et à gh.
5m. Soir.

1	V Jacques et Philippe,	
2	S Athanase,	
3	D 5 Inv. S C. Sol Phil	
4	L <i>Regations</i> Monique.	
5	M <i>Regations</i> Pie, V.	
6	M <i>Rog</i> Jean Porte Lat.	
7	J ASCENSION. <i>oll.</i>	N. Dsse. York
8	V Appar. St. Michel,	[1767.
9	S Grégoire Nazianze.	
10	D	
11	L Antonin,	
12	M Nérée, &c.	
13	M Stanislas,	
14	J <i>oll.</i> Ascension,	
15	V	
16	S <i>Jeûne.</i> de la Vigile,	
17	D PENTECOTE, <i>oll.</i>	N. Pse. Galles
18	L	[1768.
19	M	N. de la Reine
20	M <i>Jeûne.</i> 4 <i>Tems.</i>	[1744.
21	J	
22	V <i>Jeûne.</i> 4 <i>Tems.</i>	
23	S <i>Jeûne.</i> 4 <i>Tems.</i>	
24	D 1. TRINITE.	n. P. Elizabeth
25	L Grégoire VII.	[1770.
26	M Philippe de Néri.	
27	M Magdelaine de Pazzis.	
28	J FETE-DIEU. <i>oll.</i>	
29	V	
30	S	
31	D 2.	

JUIN. Le Soleil entre à ☉ le 22 à 5h.
44m. Matin.

1	L		
2	M		
3	M		
4	J	<i>off.</i> FETE-DIEU.	naif. de Geo.
5	V	Pierre Celestin,	III. 1738.
6	S	Norbert.	
7	D	3.	
8	L	Ubalde,	
9	M	Venant,	
10	M	Marguerite,	
11	J	Barnabé,	
12	V	Jean à Facundo,	
13	S	Antoine de Pade	
14	D	4. Basile,	
15	L	Bernardin,	
16	M		
17	M		
18	J	Marc, &c.	
19	V	Julienne	
20	S	<i>Jeûne.</i> de la Ste. Vier.	
21	D	5 Sol. Jean Baptiste.	le plus long
22	L	Paulin.	jour.
23	M	De la Vigile,	
24	M	Jean Baptiste, <i>off.</i>	
25	J		
26	V	Jean et Paul.	
27	S	<i>Jeûne.</i> M. de la Vigile,	
28	D	6.	
29	L	Pierre et Paul, <i>off.</i>	
30	M	Commemor. Paul,	

JUILLET. Le Soleil entre au Ω le 23 à
4h 35m. Matin.

1	M <i>est.</i> Jean Baptiste,	
2	J Visitation.	
3	V	Fond. Québec,
4	S	[1608.
5	D 7.	
6	L <i>est.</i> Apôtres.	
7	M Leon,	
8	M Elizabeth,	
9	;	
10	V VII. Frères,	
11	S De la Ste. Vierge,	
12	D 8. Dédicace. <i>est.</i>	
13	L Anaclet.	
14	M Bonaventure.	Révol. de Fran
15	M Henri.	ce, 1789.
16	J N. D. du Mt. Carmel	
17	V Alexis,	
18	S Jean Gualbert,	
19	D 9 <i>est.</i> Ded. Sol. Jacq.	
20	L Vincent de Paul,	
21	M Praxède,	
22	M Magdeleine,	
23	J Apollinaire,	
24	V De la Vigile,	
25	S Jacques,	
26	D 10. Anne,	
27	L Panthaleon.	
28	M Navaire, &c.	
29	M Marthe,	
30	J Aldon et Sennen,	com. de la Ca-
31	V Ignace,	nicie.

AOÛT. Le Soleil entre à la ♀ le 23 à 10h.
5³m Soir.

1	S	Pierre aux Liens,	
2	D	11.	
3	L	Invent. St Etienne,	
4	M	Dominique,	
5	M	N. D. des Neiges,	
6	J	Transfiguration,	
7	V	Cajetan.	n. Pe. Amélie,
8	S	Jeûne. Cyriac, &c.	[1783.
9	D	21. Sol. Laurent,	
10	L	Laurent, <i>oïl.</i>	
11	M		
12	M	Claire.	n. P. de Galles
13	J		[1762.
14	V		n. Pic 7. 1742.
15	S	Jeûne de la Vigile,	
16	D	13. Assom. <i>oïl.</i> fol. B.	n. Duc de York
17	L	<i>oïl.</i> Laurent,	[1763.
18	M	Joachim,	
19	M	Hiacinthe,	
20	J	Bernard,	
21	V		n. Duc de Cla-
22	S	Messe de la Vigile,	rence, 1765.
23	D	14. <i>oïl.</i> Ass. fol. Louis	
24	L	Barthelemi,	
25	M	Louis.	
26	M	Philippe de Beniti.	
27	J		
28	V	Augustin,	
29	S	Decolaton Jean Bap.	
30	D	Role de Lima, { S. S.	
31	L	Raimond Non, { Fl. F	

SEPTEMBRE. Le Soleil entre à la ♋ le
23 à 7h. 33m. Soir.

1	M	Giles,	
2	M	Etienne,	
3	J	FETE du SACERDOCE	
4	V		
5	S	Laurent Justinien,	Fin de la canic- cule.
6	D	16.	
7	L		
8	M	Nativité, <i>off.</i>	
9	M		
10	J	Nicolas Tolentin,	
11	V		
12	S		[Natr
13	D	17. Nom de Marie fol	
14	L	Exaltation Ste. Croix.	
15	M	<i>oct.</i> Nativité,	
16	N	Jeûne 4 T Corneil &c	
17	J	Stigm. S. François.	
18	V	Jeûne 4 T Thom. Vil.	
19	S	jeûne 4 t. Jean &c.	
20	D	18. Eust. &c. fol. Mat	
21	L	Matthieu,	
22	M	Maurice, &c.	Cour. de Geo. III. 1761
23	M	Lii,	
24	J	N. D. de la Merci,	
25	V		
26	S	De la Ste. Vierge,	
27	D	19 Sol. Michel.	
28	L	Vicestas.	
29	M	Michel.	
30	M	Jerome.	

OCTOBRE. Le Soleil entre au M le 24 à
3h 38m. Matin.

1	J Rémi,	
2	V Anges Gardiens,	
3	S Come et Damiens,	
4	D 20. Solem. Rosaire,	
5	L Françoise d'Assise,	
6	M Bruno,	
7	M Marc,	
8	J Brigitte,	
9	V Denys, &c.	
10	S François du Borgia,	
11	D 21	
12	L	
13	M Filouard,	
14	M Calixte,	
15	J Thérèse,	Marie Antoin.
16	V	guillotinée '93.
17	S Hedwige,	
18	D 22. Luc,	
19	L Pierre d'Alcantara,	
20	M	
21	M Hilarion,	Bat. de Trafal-
22	J	gar, 1805.
23	V	
24	S Jeûne De la Ste. Vier.	
25	D 23. N. D. de Vict sol	Acces. Geo. 3.
26	L Evariste. [Sim.	[1760.
27	M De la Vigile,	
28	M Simon et Jude.	
29	J	
30	V	
31	S Jeûne. De la Vigile.	

NOVEMBRE. Le Soleil entre au ♄ le 22
à 11h. 50m Soir.

1	L	24. TOUSSAINT.	[1767.
2	L	Trépassés.	n. D. de Kent,
3	M		n. Pse. Sophie,
4	M	Charles,	[1777.
5	J		
6	V		
7	S		
8	D	25. oct. Toussaint,	n. Ps. Auguste
9	L	Dedic. Basil Sauv.	Sophie 1768
10	M	André Avelin,	
11	M	Martin,	
12	J	Martin Pape,	
13	V	Didace,	
14	S	De la Ste. Vierge,	
15	D	26. Gertrude,	
16	L		
17	M	Grégoire Thaumatur.	
18	V	Dedic Basil. Pierre.	
19	J	Elizabeth.	
20	V	Felix de Valois,	
21	S	Présentation. jeûne.	
22	D	27. ecclie. sol André	
23	L	lement,	
24	M	Jean de la Croix,	
25	M	Catherine,	
26	J	Pierre Alexandrin,	
27	V		
28	S	De la Vigile,	
29	D	1. de l'Avent,	
30	L	André,	

DECEMBRE. Le Soleil entre au *10^e* le 22
à oh. 24m. Soir.

1	M	
2	M	Bibianne,
3	J	Fran. Xavier,
4	V	Pierre Chafologue,
5	S	Messe de la ste. Vierge
6	D	2. sol. Fran. Xavier,
7	L	Ambroise,
8	M	CONCEPTION,
9	M	Nicolas,
10	J	
11	V	Damasc,
12	S	
13	D	3.
14	L	Luce,
15		oël, Conception,
16	M	jeûne 4 tems. Eusebe.
17	J	
18	V	jeûne 4 tems.
19	S	jeûne 4 tems
20	D	4. sol. Thomas,
21	L	Thomas,
22	M	
23	M	
24	J	jeûne de la Vigile,
25	V	NOEL. oct,
26	S	ETIENNE, oct
27	D	Vacat. Jean, oct
28	L	Innocens, oct.
29	M	Thomas,
30	M	Du Dim. dans l'oct.
31	J	Silvestre,

Mort du Gen.
[Wolf, 1759.]

Déf. des Amè.

ALMANACH

DES DAMES, &c.

ÉPIQUE CONSOLATRICE

*A Mr. L. qui se plaignait que
ses talens & ses vers n'étaient pas ré-
compensés par le Gouvernement.*

Toi qui trop inconnu mérites à juste titre
Pour t'immortaliser que j'écrive une É-
pître ;

Toi, qui si tristement vejets en l'uni-
vers.

L. c'est à toi que j'adresse ces
vers.

Quand je vois tes talens restés sans
récompense

J'approuve ton d'pit et ton impatience,
Et je tombe d'accord que nous autres
rimeurs

Sommes toujours en bute à Messieurs
les railleurs.

Je sais qu'à parler vrai ta muse un peu
 grossière
 Aux éloges pompeux ne peut donner
 matière,
 Mais enfin tu fais voir le germe d'un ta-
 lent
 Que doit encourager tout bon gouverne-
 ment ;
 Qui, de chaque sujet distinguant bien la
 classe
 Met le Rimeur toujours à la première
 place.
 Mais celui, par malheur, sous lequel
 nous vivons
 Ne sût jamais, ami, tout ce que nous
 valons.
 Quelle honte, en effet, au pays où nous
 sommes
 De voir le peu de cas que l'on fait des
 grands hommes !
 De moi, sans vanité, qui dûs me faire
 un nom
 Par mes vers, ma musique, et ma dis-
 traction,
 Et qui, pourtant obscur dans un humble
 village,
 De ce gouvernement ne reçois nul homi-
 mage !
 De toi même, en un mot, qui pour avoir
 du pain

Vois ta muse réduite à chanter au Lu-
trin,
Et, au lieu, sur tes vers, de fonder ta
cuisine
N'arracher ton diner que de vèpres ou
marine !

Ainsi donc, de notre art méconnois-
sant le prix,
Nous sommes oubliés nous autres beaux
esprit;
Et nos noms, par l'effet d'un aveugle-
ment triste
Des emplois à donner ne sont point sur
la liste ;
Tandis que tant de gens, sur leurs sim-
ples renoms,
Obtiennent de l'état de bonnes pensions.
Et ces gens, qui sont-ils ? les uns, des
militaires,
En tous points dénués de talens litté-
raires ;
Et qui, parce qu'au feu ils ont perdu le
bras
S'imaginent que d'eux on doit faire un
grand cas.
Les autres, Magistrats, Juges, Greffiers,
Notaires
Conseillers, Médecins, ou même Apo-
ticaires

Car sur la liste enfin des gens à pensions
 Tu n'en verras exclu nulle profession ;
 Le Rimeur excepté. Quelle injuste
 manie !

Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
 Nous ait pour nos péchés cloués dans
 un climat

Où les gens sont sans goût ou l'ont
 trop délicat ?

Où l'on loue bien un soldat qui le péril sur-
 monte,

Tu te tue à rimer, personne n'en tient
 compte ?

O temps ! ô mœurs ! ô honte ! eh que
 dirons de nous

L'Algonquin, l'Iroquois ou le Topinam-
 bous.

Chez eux, l'homme d'esprit hardiment
 peut paraître

Quiconque a du talent du moins se fait
 connaître,

Et ne rendent-ils pas des hommages di-
 vins

Aux Jongleurs, aux Sorciers, Astrolo-
 gues ou Devins !

Parcours tout l'univers, de l'Inde en
 Italie

Tu verras que partout on fête le génie ;
 Mais ici, point du tout : l'ingrat Cana-
 dien

Aux talens de l'esprit n'accorde jamais
 rien ;
 Et puisque me voila tombé sur ce cha-
 pitre,
 Je te veux, cher ami, prouver dans cette
 Epître
 Qu'on a beau, parmi eux, vouloir se
 surpasser
 Jamais l'homme à talent ne peut ici
 percer ;
 J'en ai fait, moi chétif, la dure expé-
 rience,
 Voici le fait : privé de retourner en
 France
 J'arrive ici ; et lors, pleins d'affabilité
 Ils exercent envers moi leur hospitalité,
 De ce, je ne me plains. Mais là ! point
 de musique,
 A table, ils vous chantaient vieille chan-
 son bachique ;
 A l'Eglise, c'était deux ou trois vieux
 motets,
 D'un orgue accompagnés, qui manquait
 de soufflets ;
 Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je
 me pique,
 Me voila composant un morceau de mu-
 sique
 Que l'on exécuta dans un jour solennel ;

(C'était, s'il m'en souvient, la fête de
Noël.)

J'y avais mis de tout dans ce morceau
lyrique,

Du vif, du lent, du gay, du doux, du
chromatique,

En Bémol, en Bécarré, en Dièze, et
cœtera;

Jamais je ne brillai autant que ce jour là.

Hé bien, qu'en avint-il; On traita de
folâtre

Ma musique, dit-on, faite pour le Thé-
âtre;

L'un se plaint qu'à l'Eglise il a pres-
que dansé

L'autre dit que l'auteur devrait être
chassé;

Chacun tire sur moi et me pousse des
bottes.

Le sexe s'en mêla et surtout les dévotes:
Doux Jésus ! disait l'une, avec tout ce
bracas

Les Saints en Paradis ne résisteraient pas!

Vrai Dieu, disait une autre, à ces cris
qui éclatent

On croirait, au jubé, que les démons se
battent!

Enfin cherchant à plaire en donnant du
nouveau

Je vis tout mon espoir s'en aller à vau
l'eau.

Pour l'oreille, il est vrai, tant soit peu
délicate

Ma musique, entre nous, était bien un
peu plate ;

Mais leur fallait-il donc des Handels, des
Grétrys ?

Ma foi qu'ils aillent à Londres ou qu'ils
aillent à Paris.

Pour moi, je croyais bien, admirant mon
ouvrage

• Que la ville en entier m'eût donné son
suffrage,

Mais de mes amis seuls vivement ap-
plaudi

Je vis bien qu'en public j'avais peu ré-
ussi ;

Ainsi j'abandonnai ce genre trop stérile.

Ce revers, néanmoins, en m'échauf-
fant la bile

Ne faisait qu'augmenter le désir glorieux
Par mes talens divers de me rendre fa-
meux,

Je consulte mon gout et j'adopte Tha-
lie ;

Bientôt de mon cerveau sort une Co-
médie

D'une autre en peu suivie. Deux pic-
ces ! c'est beaucoup,

On parlera de moi disais-je, pour le
coup ;

En tous lieux j'en aurai célébrer mon
génie,

Mais je ferai partout braler ma modestie ;

Les honneurs et les biens s'en vont pleu-
voir sur moi,

Mais je me veux montrer généreux com-
me un Roi ,

Tels étaient mes projets. Et toi, mon
cher confrère,

Si l'on eût mieux jugé des vers que tu
sais faire,

Si ta muse applaudie eût changé ton
destin,

Par tout, au Lutrin même, on t'aurait vu
moins van.

Les succès n'enflent point un homme de
génie

Et s'il se montre fier, c'est qu'on les
lui dénie ;

ERGO, c'est de tes vers le défaut de suc-
cès

Qui te donne un regard fier comme un
Ecoissais.

Si on eût vu pourtant ton Epître ad-
mirable

A Dame du Canton, pour toi si secou-
rable !

Si même on connaissait ce joli compliment

Que ta muse enfante pour un représentant,

Un lecteur de bon gout eut eu l'ame ravie,

Et ton nom eut percé en dépit de l'envie.

Je l'ai lu cet ouvrage et certe il étoit beau,

Car pour mieux l'embellir tu pillais Despréaux ;

Je l'eus pendant longtems gravé dans la mémoire

Mais tout s'oublie enfin. Reprenons mon histoire.

Je te disais comment facile à décevoir

Sur mon Drame nouveau je fondais mon espoir.

Ma pièce enfin paraît, ô flatteuse soirée !

Il faut être un Auteur pour en avoir l'idée.

On rit, on rit, on rit, mais ce fut tout aussi ;

Jamais je n'en reçus le moindre grand-merci,

Pas le moindre profit. Du marchand l'avajice

Ne m'en vendit pas moins au plus haut
bénéfice,

Inflexible pour moi, mon juit de cor-
donnier

Ne baisa pas d'un sou le prix de mes
souliers ;

Et même enfin privé des honneurs du
Poète

Pas un seul mot de moi ne fut sur la ga-
zette.

Est il rien de plus dur ! puis faites-vous
Auteur,

Epuisez votre esprit pour plaire au spec-
tateur,

On vous applaudira, mais dans toute la
troupe

Diable s'il en est un qui vous offre sa
soupe.

Tu vois, cher L..... par mon sort
inhumain

Qu'on peut bien s'embrasser et se don-
ner la main,

Tous deux, de nos succès, Musicien et
Poète,

Pouvons être contents comme chiens
qu'on fouette.

Mais aussi, qui dira si de mauvais es-
prits

N'ont point quelque raison de blâmer
 nos écrits ?
 Pour moi je t'avoueraï que mon œuvre
 comique
 N'eut pu d'un connoisseur soutenir la
 critique ;
 J'y avais quatre mois travaillé comme
 un chien,
 Et la pièce, entre nous, ma foi ne val-
 lait rien,
 On l'avait dit du moins et j'en eus con-
 naissance
 Mais doit-on être ici plus délicat qu'en
 France,
 Ou souvent maint Auteur qui préten-
 dait briller
 Endormait le Parterre, ou le faisait bail-
 ler ?
 Non, non je m'en dédis ; la pièce étoit
 très bonne,
 Et si je n'en reçus compliment de per-
 sonne,
 C'est que pour les talens et pour les vers
 surtout,
 Ces gens-cy n'ont point d'ame..... ou
 qu'ils ont trop de gout.
 Je sais bien que tes vers ne valent pas
 grand-chose
 Qu'un lecteur bonnement croit lire de la
 prose,

Mais dussent-ils encore cent fois plus
l'ennuyer

D'un compliment du moins on devrait
le paier ;

Mais non, d'un air railleur et qui sent
la satire

Si je parle de toi, ils se mettent à rire,
Et d'un rimeur enfin ils font bien moins
d'état

Que d'un maçon habile, ou même d'un
goujat.

Boileau l'a déjà dit, et moi je le ré-
pète ;

C'est un méchant métier que celui de
Poète ;

De ceci, cependant ne sois point affecté,
Nous écrivons tous deux pour la posté-
rité ;

Bien d'autres, il est vrai, jouissant de
leur gloire

Ont vu leurs noms écrits au temple de
mémoire

Gresset et Despréaux par leurs contem-
porains.

Furent dès leur vivant loués pour leurs
Lutrin,

Voltaire, De Belloy, et Molière et
Racine,

Bien païés, bien choiés, faisaient bonne
cuisine ;

Mais nous, cher L..... dans ce pays
 ingrat,
 Où l'esprit est plus froid encor que le
 climat
 Nos talents sont perdus pour le siècle
 où nous sommes
 Mais la postérité fournira d'autres hom-
 mes
 Qui, goûtant les beautés de nos écrits
 divers
 Célébreront ma prose aussi bien que tes
 vers ;
 Pénétrer l'avenir est ce dont je me pique
 Tu peux en croire enfin mon esprit pro-
 phétique
 Nos noms seront connus partout le
 Canada
 Et chantés depuis Longueuil jusques
 ... à Yamasca.

On recommandait beaucoup avec rai-
 son, en France, aux jeunes gens qui
 entraient dans le monde de montrer du
 respect, de grands égards, et une extrême
 déférence aux vieillards, et surtout aux
 vieilles femmes. Ce sont elles qui font
 la réputation des débutans, qui ne sont
 jamais bien jugés par leurs pairs. Les

vieilles femmes ne peuvent être soupçonnées d'un certain degré de partialité ; leurs jugemens, comme ceux des sibylles sont des oracles ; elles décident souverainement du mérite des jeunes gens ; ce sont elles qui prononcent sur leur caractère et sur leurs agrémens ; elles déclarent s'ils ont de l'esprit et de la politesse ; elles annoncent ce qu'ils sont, et prédisent ce qu'ils seront. Elles se trompent rarement ; on les croit toujours ; il faut donc attacher du prix à leur suffrage. D'ailleurs la jeunesse spirituelle peut très facilement se plaire dans leur société ; elle y puisera, en peu de temps, une connoissance du monde qu'elle n'acquerrait pas si promptement ailleurs. Une vieille femme qui a de la bonté, de l'esprit, et qui a passé sa vie dans le grand monde, est en état de donner à la jeunesse des instructions et des conseils très utiles, et qu'on ne trouve point dans les livres. Enfin, la conversation d'une telle personne est véritablement intéressante, par les anecdotes et les observations fines dont elle est remplie.

MAD. DE GENLIS

LE PETIT LABRUYERE,

IDYLLE.

L'OISEAU.

Milon, dans un bosquet, avait pris un
 oiseau.
 Du creux de ses deux mains il lui forme
 une cage,
 Et courant, tout joyeux, rejoindre son
 troupeau,
 Il pose à terre son chapeau,
 Et par dessous met le chanteur volage.
 Je vais chercher, dit-il, quelques blan-
 ches d'osier,
 Attends moi là. Dans moins d'une
 heure,
 Je te promets, mon petit prisonnier,
 Une plus riante demeure.
 Quel plaisir d'être à colois
 Ce nouveau gage de tendresse !
 Il faut que deux baiers au moins en
 soient le prix
 Qu'elle n'en donne un seul ! avec un
 peu d'oiseau
 Ne suis-je pas bien sûr d'en voler cinq
 ou six ?
 O ! si déjà la cage était finie !

Il dit part, s'éloigne à grand pas,
Court au lac, trouve un saule, et rentre
en la prairie,

Un faisceau d'osier sous le bras.

Mais de quelle douleur son ame est ac-
cablée !

Un vent perfide avait retourné le chapeau
Et sur les ailes de l'oiseau,

Tous les baisers avaient pris la volée,
BERQUIN.

*Vers pour mettre au bas du portrait de
Mademoiselle R. A. **

La peinture a souvent embelli la nature
Mais ici la nature embellit la peinture.

On disait à Zénon que l'amour était
indigne d'un philosophe. Si cela était
vrai, répondit Zénon, le sort des belles
serait bien à plaindre, elles ne seraient
aimées que des sots.

AUX HOMMES.

Sexe impétueux et jaloux,
Qui d'un mot croyez nous confondre,
Il faut une fois vous répondre,
Voyons, de quoi, vous plaignez vous ?

Notre seule étude est de plaire,
 Dites vous, et vous dites bien ;
 Mais c'est un défaut nécessaire ?
 Il faut vous plaire ou n'être rien.

Vous nous accusez d'artifice ?
 Oui, nous combattons avec lui ;
 Contre la force et l'injustice
 La ruse est notre seul appui.

Vous nous reprochez l'inconstance ?
 Ce crime, chez vous, plus commun,
 A des droits à votre indulgence ;
 Mais chez vous ce n'en est pas un.

Si les femmes sont infidèles,
 C'est toujours grâce à vos leçons,
 H las ! en fait de trahisons,
 Vous serez longtemps nos modèles.

Vous blamez notre ouïveté ?
 Ce reproche est plus mérité !
 Mais pourquoi votre politique
 A l'obscurité domestique
 A-t-elle condamné nos jours,
 Et d'où vient qu'à notre ignorance
 Vous refusez les longs secours
 Que l'on prodigue à votre enfance ?
 Vous nous bornez dans notre essor,
 Vous négligez notre jeune âge,
 Et vous nous reprochez encor
 Des défauts qui sont votre ouvrage.

Je sais qu'un certain Juvenal,
 Aveuglé par la jalousie,

Fit un portrait de fantaisie,
 Qui n'eut jamais d'original ;
 Je sais qu'un autre satyrique
 Qui rarement nous vit de près
 Ebaucha lourdement nos traits,
 Et nous peignit d'après l'antique ;
 Mais, Messieurs, au lieu de fusaux
 Si vous nous permettiez la lyre,
 Nous aurions notre Despreaux
 Et vous auriez votre satire.

PAR UNE DAME.

LE BARON DE LA CRASSE,

A LA COUR.

Le Baron.

J'allais pour voir le Roi, quand insensiblement
 Je connais que j'étais dans son appartement.
 J'étais pour lors, je crois, le plus propre de France ;
 Et je puis dire aussi que j'avais fait dépense,
 Car ma terre en fauta: j'étais sur le bon bout.
 Mais le maudit rabat me coûta plus que tout.

J'en voulus avoir un de ces points de
Vénise :

La peste ! la méchante et chère mar-
chandise !

En mettant ce rabat, je mis (c'est être
fou)

Trente deux bons arpens de vignoble à
mon cou,

Mais basse. Où j'étais donc, on faisait
fort la presse.

Une porte s'ouvrait et se fermait sans
celle :

Beaucoup de gens entraient assez facile-
ment ;

J'en vis qu'on repoussait aussi fort rude-
ment.

Des hommes fort bien faits assez haut
se nommèrent ;

Et quelque temps après on ouvrit, ils
entrèrent.

Je crus donc que mon nom me ferait
estimer,

Et, pour entrer comme eux ; qu'il me
fallait nommer.

Aussitôt que j'eus dit le Baron de la
Crasse,

Tous ceux de devant moi font d'abord
voire face,

L'un à droit, l'autre à gauche, et tous si
prestement,

Qu'il sembla que mon nom fut un
commandement.

Un Baron! dit l'huillier, *Un Baron!*
place, place

*A Monsieur le Baron, que l'on salue de
grace :*

*L'on croyait à la Cour les Barons ré-
passés ;*

*Mais pour la rareté du fait, dit-il, pas-
sez.*

Je passe ; et cet huillier crie encor : *place
place,*

*Messieurs, de main en main, au Baron de
la Craffe!*

J'enrageais, quand je vit cent hommes
me gauffer,

Et que j'avais encore une porte à pas-
ser ;

Car chacun m'entourait pour me cou-
vrir de honte,

Comme l'on fait au cours quand un en-
fant le monte,

Mais comme je me vis près la chambre
du Roi,

Car l'on m'avait fait jour en se moquant
de moi)

Ennuyé de me voir baffoué de la sorte,
Je cherchai le marteau pour frapper à

la porte ;

Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)

De donner seulement deux ou trois coup de poingt.

L'huillier ouvre aussitôt, criant d'une voix forte :

Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte.

Je n'ai pas frappé fort, lui dis je, excusez moi ;

C'est le desir ardent qu'on a de voir le Roi.

Mais d'où diable êtes-vous, pour être si novice,

Dit il ? de Pézénas, dis-je, à votre service.

Hé bien ! apprenez donc, Monsieur de Pézénas

Qu'on gratte à cette porte et qu'on n'y hurte pas.

Vous voulez voir le Roi ? vous attendrez qu'il sorte,

Dit il, et repoussa fort rudement la porte.

Comme j'étais fort près, je fus si malheureux,

Qu'en fermant, il m'enferme un côté de cheveux.

Je ne le cele point, ma peur fut sans pareille ;

Car la porte les prit rasibus de l'oreille,
 J'eus beau pour les ravoir me rendre
 ingénieux ;

Jamais, pour mon malheur, porte ne
 joignit mieux.

Mais, comme je fus pris la tête un peu
 penchée,

Mon oreille à la porte était comme at-
 tachée :

Ainsi donc malgré moi, je feignais d'é-
 couter,

Et ma feinte empêchait que l'on s'en
 pût douter.

La porte par hazard, ou l'huissier par
 malice,

Étaient les instrumens de ce nouveau
 supplice.

Le Chevalier.

A-t-on jamais parlé d'une rencontre
 semblable ?

Le Baron.

Le mal que je souffrais était inconceva-
 ble.

Encor si c'eût été des cheveux de la cour
 J'aurais fort bien quitté la perruque ou le
 tour ;

Sans être ains. gêné, j'aurais levé la
crête :

Mais, par malheur, c'étaient des che-
veux de ma tête,

Fort épais et fort longs, et que pour
mes péchés

Madame la nature avait trop attachés.

Mais, comme ma douleur nuisait fort à
ma feinte,

Et que mon action paraissait fort con-
trainte,

Tous ceux qui m'objervaient jugèrent
bien, je croi,

Qu'étant ains. gêné, j'étais là malgré
moi :

Aussi vis-je d'un œil (car j'étais pris de
forte

Que l'autre ne pouvait regarder que la
porte)

Qu'un certain fanfaron riait dans son
mouchoir,

Et me marquait du doigt pour mieux
me faire voir.

Le Marquis.

Mais que faites-vous donc ? l'aventure
bizarre !

Le Baron.

Il arrive un vieux Duc qui criait : *gare,*
gare !

*Retirez-vous, dit-il, en s'adressant à moi.
L'on n'écoute jamais à la porte du Roi ;
Faites la donc ouvrir pour fuir mon mar-*
tyre,

*Et pour plus de vingt ans, Monsieur, je
me retire,*

Lui dis-je ; regardez si je suis malheu-
reux :

*Depuis plus d'un quart d'heure on me
tient au cheveux ;*

*C'est le diable d'huisfier, car je sens qu'il
les tire.*

*Le Duc me regardant, se prit si fort à
rire,*

Que ce fut le plus grand de mon éton-
nement,

De voir que ce vieillard put rire si long-
temps.

*Chacun se relayait pour me voir à son
aise :*

Douze hommes reculaient, il s'en ap-
prochait seize ;

*Bref, on me venait voir comme on fait
un encau,*

*Ou comme un malheureux qu'on a mis
au carcan.*

Le Chevalier.

*J'aurais pour faire ouvrir, resfrappé de
plus belle.*

Le Baron.

Je le fis bien aussi, mais oui, point de
nouvelle.

Le Marquis.

Le Duc ne fit-il pas ouvrir pour lui ?

Le Baron.

Ma foi,

L'huissier fut pour le Duc aussi sourd
que pour moi.

Enfin dans les transports de ma plus
forte rage,

Je ne pus me résoudre à souffrir d'a-
vantage ;

Et pour me retirer d'un état malheureux
Je me coupai tout net ce côté de che-
veux !

Mais, fitôt qu'on me vit tondu de cette
sorte,

Et mes cheveux sans moi demeurer à la
porte,

Le ris se redoubla. J'enfonçai mon cha-
peau,

Et sortis en fuyant, le nez dans mon
manteau.

R, POISSON.

E P I T R E

*A Madame de *** qu'on accusait de mettre du blanc et qui se frotta le visage en présence de l'auteur.*

Je veux le dire à l'univers ;

Je dois réparer mon outrage.

Belle Eglé ! je veux, dans ces vers,
A la vérité rendre hommage.

Où, ce beau tein, il est à vous ;

Il n'est pas moins vrai que votre ame ;

L'art peut bien en être jaloux :

Mais la nature le réclame.

Écoutez, Mésautes, j'ai vu ;

Trop légèrement j'avais cru

Votre périlleux témoignage,

Sur le chapitre des attraits

Vote charmant aréopage

Est jugé et partie au procès :

Ainsi qui le croit n'est pas sage.

Riez, Eglé, de tout ceci :

Vous devez connaître les femmes,

Puisque vous êtes femme aussi

J'irai plus loin : toutes ces dames

Ont raison de juger ainsi ;

Je suis seul coupable d'un crime ;

Ah ! c'en est un que mon soupçon ;

Grace ! hélas ! et cent fois pardon

De cet affront illégitime ;

C'est un forfait, il est affreux ;
 Oui, j'ai cru, j'en suis tout honteux.
 Que voulez-vous ? mais vos amies,
 Les laides, comme les jolies,
 Sur tout les premières pourtant,
 Me le répétaient si souvent,
 Et chaque fois d'un ton si tendre,
 Avec tant d'intérêt pour vous,
 Que vous-même, tout comme nous,
 L'auriez pu croire, à les entendre . . .
 Moi, cependant vous soupçonner !
 Moi, vous accuser d'imposture !
 Ah ! vous pouvez me pardonner :
 A moi tout seul j'ai fait injure.
 Oui, oui, j'ai grand tort... mais enfin,
 Vous l'avez bien un peu vous-même ;
 Il est, par exemple, certain,
 Aimable Eglé, que votre tein
 Parait d'une blancheur extrême ;
 Et que, si l'on vient à vous voir
 A côté de quelqu'autre femme,
 On croit soudain s'apercevoir,
 Que vous mettez du blanc, Madame, . . .
 Ou bien qu'elle met du noir.
 Je pourrais encor, je vous jure,
 Cela se peut dire entre nous,
 Citer vingt traits où la nature
 Met l'apparence contre vous.
 Et cette bouche, au fin sourire
 Qu'on dit que vous peignez si bien,

Moi, je suis bon, je n'en crois rien :
 Mais si l'en venait à me dire,
 Que vous savez adroitement
 Y coller des feuilles de rose,
 Je vous avouerais franchement
 Que j'en croirais bien quelque chose.

 EGLOGUE.—ISMÈNE.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une
 fontaine,
 Corilas sans témoins entretenait Ismènez
 Elle aimait en secret et souvent Corilas
 Se plaignait des rigueurs qu'on ne lui
 marquait pas.
 Soyez content de moi, lui disait la ber-
 gère ;
 Tout ce qui vient de vous est en droit
 de me plaire.
 J'entends avec transport les airs que vous
 chantez ;
 J'aime à garder les fleurs que vous me
 présentez.
 Si vous avez écrit mon nom sur quelque
 livre,
 Aux traits de votre main, j'aime à vous
 reconnaître ;
 Pourriez-vous bien encor ne vous pas
 croire heureux ?

Mais n'ayons point d'amour, il est trop
dangereux.

Je veux bien vous promettre une ami-
tié plus tendre,
Que ne ferait l'amour que vous pourriez
prétendre :

Nous passerons les jours dans nos doux
entretiens,

Vos troupeaux me seront aussi chers
que les miens.

Si de vos fruits pour moi vous cueillez
les prémices,

Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes
délices ;

Notre amitié peut être aura l'air amou-
reux ;

Mais n'ayons pas d'amour, il est trop
dangereux.

Dieux, disait le berger, quelle est ma
récompense !

Vous ne me marquerez aucune préfé-
rence :

Avec cette amitié dont vous flattez mes
maux

Vous vous plairez encor au chant de
mes rivaux,

Je ne connais que trop votre humeur
complaisante ;

Vous aurez à ce eux la douceur qui
m'enchanté,

Et ces vifs agrémens et ces souris flat-
teurs,

Que devraient ignorer tous les autres
pasteurs.

Ah! plutôt mille fois ... non, non ré-
pondit-elle,

Ismène à vos yeux seuls voudra paraître
belle.

Ces légers agrémens que vous avez
trouvés,

Ces obligeans souris vous seront réservés ;
Je n'écouterai point sans contrainte et
sans peine

Les chants de vos rivaux, fussent-ils
pleins d'Ismène,

Vous serez satisfait de mes rigueurs
pour eux :

Mais n'ayons point d'amour, il est trop
dangereux.

Eh bien! reprenait-il, ce sera mon
partage

D'avoir sur mes rivaux quelque faible
avantage.

Vous savez que leurs cœurs vous sont
moins assurés,

Moins acquis que le mien : et vous me
préférez :

Tout autre l'aurait fait, mais enfin dans
l'absence

Vous n'aurez de me voir aucune impatience :

Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,

Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.

Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut être,

Di'-elle tendrement, & ne me pas connue :

Croyez moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur

De regretter si peu ce qui flattait mon cœur.

Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite :

Eh ! qui ne s'aperçut que j'étais inquiète ?

La jalouse Doris, pour me le reprocher,

Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.

Que j'en sentis contre elle une vive colère !

On vous l'a raconté, n'en faites point mystère :

Je fais combien l'absence est un temps rigoureux.

Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'aurait dit d'avantage une bergère
amante ;

Le mot d'amour manquait, Ismène était
contente.

A peine le berger en espérait-il tant ?

Mais sans le mot d'amour, il n'était point
content.

Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui re-
fusa,

Il songe à se servir d'une innocente ruse.

Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce
jour,

Dit-il en soupirant, ne parler plus d'a-
mour.

Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut
nuire,

A la simple amitié mon cœur va se ré-
duire :

Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez
douter,

Si j'étais son amant, voudrait bien m'é-
couter.

Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas
quitte Ismène,

Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'a-
mène.

Mais les yeux les plus beaux m'appe-
laient vainement ;

J'aimais Ismène alors comme un fidèle
amant,

Maintenant cet amour que votre cœur
 rejète,
 Ces sons trop empressés, cette ardeur
 inquiète,
 Je les porte à Doris, et je garde pour
 vous
 Tout ce que l'amitié peut avoir de plus
 doux.
 Vous ne me dites rien? Ismène à ce
 langage
 Demeurait interdite, et changeait de vi-
 sage.
 Pour cacher sa rougeur, elle voulut en
 vain.
 Se servir avec art d'un voile ou de sa
 main;
 Elle n'empêcha pas son trouble de pa-
 raître:
 Eh! quels charmes alors le berger vit-il
 naître?
 Corilas, lui dit-elle, en détournant les
 yeux,
 Nous devons fuir l'amour, et c'eût été
 le mieux:
 Mais puisque l'amitié vous paraît trop
 paisible,
 Qu'à moins que d'être amant vous
 êtes insensible,

Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce
 prix,
 Je m'expose à l'amour et n'aimez point
 Doris.

FONTENELLE.

ENIGMES.

1

PLUS je suis inconnue,
 Plus je dois briller à tes yeux.
 Lecteur, tu me connais, et cependant tu
 veux,
 Quoique devant toi toute nue,
 Me connaître encor mieux.
 Me connais-tu? — Non — Tu ne peux ;
 Tu vois que je dis vrai, car je suis in-
 gérée ;
 Enfin tu me connais. — Non pas. — Hé
 bien ! poursuis.
 Hé ! tu ne peux donc pas me connaître !
 Je resterai ce que je suis
 Me connais-tu? Je cesse d'être.

2

Tout parait renversé chez moi ;
 Le laquais précède le maître,
 Le manant passe avant le Roi,
 Le simple clerc avant le prêtre,
 Le printemps vient après l'été,
 Noël avant la Trinité :
 C'en est assez pour me connaître.

Je suis un adjectif qui convient à la nuit.
 Mais coupez moi la tête et par une
 merveille,

Qui n'a pas sa pareille,
 Je suis l'opacité que la clarté produit.

Lecteur, je suis tes pas en tous lieux,
 en tous temps,
 Ton œil peut me saisir, j'échappe aux
 autres sens.

Pour me nommer, si l'on m'en croit,
 La chose n'est pas difficile ;
 Car je puis assurer qu'aux champs,
 comme à la ville,
 Chacun à tout moment me montre au
 bout du doigt.

L'homme actif s'y tient peu, le pa-
 resseux s'y plaît.

Anciennement je fus fondue,
 Présentement je suis pendue.
 — Tu raisones encor ? Saches pour
 tout es oir,
 Qu'en pièces un chacun voudrait déjà
 te voir.

Nous sommes connus pour deux frères
 Au genre humain très nécessaires,
 Et bien pitoyable est le cas.
 De celui qui ne nous a pas.
 Nous venons de père et de mère
 A qui le sort est si contraire,
 Qu'ils font une tragique fin
 Sous l'effort d'un glaive inhumain,
 Malheureux ! il faut que la vie
 Pour nous avoir, leur soit ravie.
 Qu'on dise ou fasse mal ou bien,
 Jamais nous n'en entendons rien.
 Aussi sans nous en mettre en peine,
 Nous allons tout comme on nous mène,
 Et nos destins capricieux
 Nous traînent en différens lieux.
 D'une fortune, qui nous joue,
 Aujourd'hui nous met dans la boue,
 Puis nous fait changer de train
 Nous plante en carosse demain.
 Tantôt l'inconstante nous livre
 A des fers d'argent ou de cuivre ;
 Tantôt par d'autres changemens,
 Ils sont ornés de diamans.
 Mais par ces liens qu'on nous donne,
 Il arrive qu'on s'emprisonne,
 Et de chez nous on ne sort plus
 Qu'ils ne soient tout-à-fait rompus.

CHANSONS.

I.

Que le Soleil, dans la plaine,
 Brule troupeaux et bergers ;
 Qu'une tempête soudaine,
 Vienne inonder nos vergers ;
 Près de l'objet qui nous enchaîne
 Et qui nous lie à son désir,

Rien n'est peine, (*bis*).

Tout est plaisir. (*bis*)

Que le cours de la semaine
 Nous ravisse le repos,
 Qu'une saison incertaine
 Augmente encore nos travaux,
 Près de l'objet qui nous enchaîne
 Et qui nous lie à son désir,

Rien n'est peine, (*bis*).

Tout est plaisir. (*bis*).

Que la brulante jeunesse
 Enflamme et trouble nos sens,
 Que la tremblante vieillesse
 Rende nos pas languissans ;
 Près de l'objet qui nous enchaîne,
 Et qui nous lie à son désir

Rien n'est peine, (*bis*).

Tout est plaisir. (*bis*).

Cruel moment qui m'a pénétré l'ame,
 Tardez encor l'instant de nos adieux ;
 Ah ! loin de toi cher objet de ma flamme,
 Je n'aurai plus que des jours malheureux.

Le désespoir en conperait la trame,
 Jamais, jamais je n'oublierai ma foi ;
 Ton cœur est il aussi sur de la flamme ?
 Ton cœur fait il même serment que moi ?

Seul et sans toi de rivage en rivage,
 J'irai traîner le poids de mes douleurs ;
 Dans tout les lieux je verrai ton image,
 Sur nos amour, je verserai des pleurs.

Je t'aimerais, s'il se peut, d'avantage,
 Non, non jamais je n'oublierai ma foi,
 Mon cœur se plait dans les nœuds qui
 l'engage.

Ton cœur fait-il même serment pour moi ?

Confession de Bonaparte.

AIR :—Mon Père, je viens devant vous.

Allons, mon père, approchez-vous ;

Sans avoir l'ame repentante,

Je saurai prendre à vos genoux,

Une attitude pénitente, (bis)

Sans hésiter, (bis) je fais encor

Réciter mon *Confiteor*.

Puisque mes crimes sont connus,
 Je n'ai pas besoin de les dire ;
 A mes yeux ce sont des vertus,
 Dès qu'il m'ont conduit à l'empire (bis)
 Pour acquérir (bis) pareil trésor,
 Est ce trop d'un Confiteor.

Pour arriver à la grandeur
 Par le chemin de la bassesse,
 Jadis, d'un certain directeur,
 J'épousai la vieille maîtresse, (bis)
 Pour ce péché (bis) tant qu'on voudra
 Je dirai mon *meâ culpa*.

Meâ culpa, j'ai commencé,
 Par servir l'effieux Robespierre.
 Le long par ce tigre versé
 Lui foumettait la France entière ; (bis)
 Mais un beau jour (bis) il accampa
 Sans dire son *meâ culpa*

Sachant mettre dans mes rigueurs,
 Moins d'éclat et plus de sagesse,
 J'espère au faite des honneurs
 Me soutenir avec adresse, (bis)
 Jusqu'à l'instant (bis) qu'il me sauvera
 Dire un dernier *meâ culpa*.

4.

AI R.— Des Fraises.

Chacun, des arts d'agrément,
 A sa manière pense

Selon moi, le plus charmant,
 Le plus noble, c'est vraiment,
 La danse.

Cet art divin ne séduit
 Par sa douce cadence ;
 Lorsque, triste en mon réduit,
 Je suis surpris par l'ennui,
 Je danse.

Pour fléchir d'un jeune cœur,
 La froide indifférence,
 Le remède le meilleur,
 C'est, n'en déplaise au docteur,
 La danse.

Chacun travaille pour soi,
 L'un écrit, l'autre pense,
 Celui-ci fait une loi
 Celui-la trafique, et moi
 Je danse.

Dans tous les pays divers
 Portons cette science,
 Et que l'un de ces hivers
 On voie tout l'univers,
 En danse.

5.
 ROMANCE d'un père sur la naissance
 de son fils.

AIR : Mon honneur dit.

Objet chéri de crainte et d'espérance,
 Du jour enfin tu vois brüler les feux ;
 Toi dont l'amour appelait la naissance,
 Viens de l'amour éterniser les nœuds. *bis*
 Mais quoi ! de pleurs un douloureux
 nuage

De ton aurore altère la fraîcheur.
 Et du bonheur que ton berceau présage,
 Toi seul encor ne fens pas la douceur.

—
 Suspends ces pleurs, abjure la tristesse,
 Sur tes destins l'amour fixe les yeux,
 Tu dois le jour à sa brûlante ivresse, *[bis.*
 A ses deux soins tu devras d'être heureux.
 Prends, ô mon fils, la coupe de la vie,
 Et de ses bords approche sans effroi ;
 D'un pur nectar la santé l'a remplie
 Le plaisir seul en coulera pour toi. *bis.*

—
 De ton sommeil, ma fidèle paupière,
 Pendant la nuit protégera la paix ;
 A ton réveil, de la douce lumière,
 Mille baisers l'annonceront les traits. *bis.*
 Ah ! tu souris ; ta mère à ce langage
 Voit ses tourmens se changer en loisir ;
 Aimable enfant ! ton cœur enfin partage,
 Ton cœur ressent ce qu'il nous fait sentir. *bis.*

Trois jeunes demoiselles, à peu près du même âge, s'étaient liées de la plus étroite amitié dans un couvent de Paris, où elles étaient pensionnaires depuis un an ou deux. Elles s'aimaient à tel point, qu'elles résolurent de ne pas se séparer de leur vie. Une réflexion affligeante vint pourtant troubler la douceur de leur union : leur séjour dans ce couvent ne devait point être éternel, et le moment où leurs parens les rappelleraient pour les marier, ce serait celui d'une cruelle séparation. Comment parer à ce terrible inconvénient ? Leur jeune cervelle s'épuise à chercher un expédient. Enfin elles imaginèrent que le seul moyen d'être unies à jamais, était d'épouser toutes trois le même mari ; mais la législation du pays défend la polygamie ; enfin la plus avisée des trois fit songer aux autres qu'il n'y avait que le Grand-Turc qui pût faire leur affaire. En conséquence, les trois petites demoiselles écrivent aussitôt une lettre en commun, où elles exposent au Grand-Turc la tendre amitié qui les unit, la crainte qu'elles ont d'être séparées et le choix qu'elles ont fait de lui pour être leur commun époux ;

elles ajoutent qu'aussitôt leur première communion faite, elles prendront la route de ses états ; qu'en conséquence, il dispose tout pour les recevoir. Les trois amies, enchantées d'avoir trouvé un expédient, cachettent la lettre, et la font mettre à la poste avec cette adresse : " A M. le Grand Turc, dans son serail, à Constantinople." Cette adresse ayant paru suspecte, on a remis la lettre au ministre, qui l'a communiquée au roi. L'originalité de ce trait a beaucoup diverté sa majesté

—

Un officier résident à Ajaccio, en Corse, marié depuis peu de tems à une femme aussi aimable que vertueuse, prit dispute avec un jeune espagnol, auparavant son ami. Cette querelle eut des suites : l'espagnol lui envoya un cartel, dans lequel il lui donnait rendez-vous pour le soir même. Il était absent quand le porteur arriva chez sa femme, dont il excita l'inquiétude en refusant de lui remettre le billet ; cependant elle obtint, en lui faisant une gratification. La lecture qu'elle en fit alarma sa tendresse ; mais connoissant les lois de ce qu'on appelle point d'honneur, répugnant à l'idée d'empêcher son mari

de s'y soumettre, et voulant le garantir des suites qu'elle avoit à craindre, elle prend un habit de son mari, une épée, et vole au rendez-vous. Il étoit nuit, sa taille et son uniforme aidèrent à l'illusion. Le combat s'engagea, la dame peu exercée à manier une épée, fut blessée au sein; l'espagnol satisfait de ce triomphe, cesse le combat, et s'avance pour donner du secours à son ennemi; il en reconnaît la femme, il s'empresse d'arrêter le sang qui coule, et l'emporte chez elle, où les chirurgiens appelés trouverent la blessure légère. Le mari, à son arrivée, fut instruit de tout de l'espagnol, qui se précipita dans ses bras, en lui demandant pardon, et en le pressant de renouer leur ancienne amitié, ce qu'il fit.

Un jeune tapageur attendait un fiacre sur la place dans le faubourg St Antoine; un seul arrive, il monte dedans: — Fouette, cocher, au colisée! C' toit proposer au cocher de parcourir au delà du plus haut diamètre de Paris. — Monsieur, répond le cocher avec le plus beau sang-froid: je ne vous conduirai pas. — Drôle, tu marches! — Non, monsieur, je vous le répète, Grande

altercation, opiniâtreté d'une part et de l'autre, colère qui s'échauffe au plus haut degré.—Monsieur, reprend le fiacre avec un air très-philosophique, je vais vous prouver que je n'aurai pas l'honneur de vous conduire ; vous allez tirer l'épée et m'en trapper, je vous riposterai par un coup de fouet, vous me passerez votre épée au travers du corps ; donc je ne vous menerai pas. Le jeune homme, vaincu par l'excellente logique du cocher, descendit sans répliquer et le laissa là.

FIN.

